6e ANNÉE, N° 344. — MARDI, 9 DÉCEMBRE 1851.

ON S'ABONNE:
A Constantinople, au Bureau du Journal, *A Galata*.
Dans les Villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.
A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.
A Marseille, chez Mme veuve Camoin.
A Londres, chez *Mdl. James Carrie et Son Foreign Newspaper Office*, n. 2 Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
Constantinople..... 100 pi. 8 mois.
6 mois. 4 »
Provinces et Etranger 120 pi. 9 »
6 mois. 6 »

PRIX DES ANNONCES:
De ligne..... 5 piastres du G.-S.
Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 9 Décembre.

RÉPONSE AU GOUVERNEMENT GREC

A PROPOS

DE CELLE QU'IL A FAITE AU MÉMOIRE QUE LE GOUVERNEMENT ANGLAIS LUI A ADRESSÉ SUR L'ÉTAT DE LA GRÈCE.

Dans sa réponse, dont nous avons pris lecture il l'y a seulement quatre jours, le gouvernement grec attaque la Turquie. Voilà pourquoi nous prenons la plume; mais avant de le réfuter, nous croyons nécessaire d'exposer quelques réflexions préliminaires, inhérentes cependant au sujet, qui mettront plus en relief le tort de l'agression et le droit de la défense.

Nous n'avons pas l'habitude de nous mêler de ce qui se passe en Grèce. Cette petite puissance est alliée de la Turquie, et nous serions blâmables si nous étions à épier ses moindres faits et gestes pour en parler dans chacun de nos numéros, afin de la discréditer. Il serait à désirer que tout organe de publicité fît comme nous, et que surtout les journaux grecs imitassent, vis-à-vis de la S. Porte, la conduite que nous tenons envers leur pays. Nous nous bornons à insérer de temps en temps, dans nos colonnes, les lettres fort courtes et fort réservées que nous recevons de nos correspondans d'Athènes et de Syra. Nous avons la mission de resserrer et non de détendre les relations d'amitié qui existent entre les deux Etats, et qui sont nécessaires à leurs communs intérêts.

Ce n'est pas que nous manquerions de motifs pour tenir une conduite différente si nos idées nous y poussaient, c'est-à-dire si nous abandonnions notre système de modération, de réserve, de conciliation pour un autre de nature opposée et qu'il ne nous serait pas difficile de justifier par d'assez bonnes raisons. Il est évident que depuis que le petit royaume a été fondé, rien n'y va selon les prévisions conçues et les espérances données; on peut même dire que tout y a eu constamment des allures diamétralement contraires. Il n'entre pas dans notre sujet ni dans notre pensée de faire l'histoire des 24 années de son existence. Nous laissons ce soin à d'autres. Oui, que d'autres disent: « Ecoutez, peuples et rois, et instruisez-vous! » Qu'ils disent le mal immense qui s'est fait dans ce petit pays; les détestables passions qui ont mis aux prises, les uns contre les autres, ses propres enfans; les ambitions insensées dont le mirage menteur leur montrait des conquêtes impossibles; les coupables projets qui en découlaient sous l'influence de hauts personnages, et qui les poussaient à couvrir de leur propre anarchie les provinces tranquilles et heureuses d'un Empire voisin, scrupuleux à remplir tous ses engagemens. Nous n'avons à voir dans cette lamentable histoire que ce qui touche à la Turquie. C'est à cela que se restreint, que nous restreignons notre rôle; mais le rôle de chacune des trois puissances protectrices, la France, l'Angleterre, la Russie, s'étend à tout. Ce sont elles qui, à tort ou à raison, ont fait le petit royaume par leurs flottes, leurs armées, leur argent; elles en ont la responsabilité devant Dieu et les hommes, et cette responsabilité leur impose le devoir de tout surveiller, et de se demander surtout si leurs sacrifices de toute sorte ne devaient aboutir qu'à l'organisation, non de l'Etat, ce qui eût été un grand bien, mais du brigandage, ce qui est un grand mal.

Le brigandage n'est malheureusement pas chose nouvelle dans ce pays; on peut dire qu'il y date du jour où on l'a fait royaume; et le temps qui aurait dû le détruire, s'il eût été suffisamment aidé par les pouvoirs publics, a trouvé un vigoureux appui dans la corruption et l'a fortifié et étendu d'une manière qui attriste tous les amis de l'humanité. Il ne se bornait plus à dévaster les provinces éloignées de la capitale et les provinces limitrophes de la Turquie malgré les réclamations réitérées de la S. Porte; il menaçait même Athènes, et l'on dit qu'il y pénètra.

Les avertissemens des trois puissances protectrices au gouvernement grec n'ont pas manqué pour qu'il mît fin à un pareil état de choses, et cet état continuait, et cet état empirait tous les jours. Sur ces entrefaites, sir Stratford Canning, retournant à son poste de Constantinople après un assez long congé, passa à Athènes. C'était en mai 1848. Puisant dans son caractère, ses pouvoirs et sa conscience d'honnête homme, le droit de remontrance, il adressa des conseils au cabinet d'Athènes et demanda qu'on avisât aux moyens, nous ne dirons pas de rétablir l'ordre dans tous les services publics, mais de s'y établir et surtout d'en finir, une fois pour toutes, avec le brigandage, la plus grande honte de ce pays. Certes, l'honorable représentant de S. M. Britannique avait beau jeu pour parler ainsi. L'insurrection y avait levé son étendard et se propageait de province en province; et pour la comprimer, ou du moins pour tâcher de la frapper au cœur, on fit courir le bruit que ses bandes se composaient de Turcs. Le fait était faux, mais ce qui ne l'était pas, c'est que, depuis un mois, on organisait en Grèce une invasion contre la Turquie. A l'instant même, le représentant de la S. Porte à Athènes protesta contre cette calomnie. C'était le 4 mai; et le 5, Nadir tenta de l'assassiner. On sait qu'il fallut l'intervention des trois puissances protectrices pour que ce misérable fût livré au gouvernement impérial. Veut-on savoir le fond de cette calomnie? Trois Albanais, sujets de la S. Porte, servaient trois chefs de l'insurrection en qualité de cuisiniers: et c'est pourtant pour ce fait que le ministère grec annonçait à ses démarches, par les circulaires qu'il leur envoyait, que l'insurrection était soutenue par les Turcs. Aussi, M. Katziskos, député de Lamie, demandait à la Chambre des députés, dans les derniers jours de juin, que l'on déclarât la guerre à la Turquie. Mais ce qui s'était dit dans les circulaires, ne pouvait être affirmé à la tribune, et les ministres de l'intérieur et de la guerre, MM. Chrestonidès et Rhodius, répondirent à M. Katziskos qu'en toutes ses affaires, la conduite de la S. Porte et de ces sujets ne méritait que des éloges. Lorsque M. Katziskos déclamait si bien ou si mal contre les Turcs, les autorités ottomanes de la frontière arrêtaient et désarmaient plusieurs chefs de l'insurrection tels que Evanghelis, Condoyannis, son frère, un neveu de M. Mansolas et une cinquantaine de leurs compagnons qui s'étaient réfugiés en Turquie; et quelques jours après, les troupes impériales chassaient, tambour battant, du village de Missenicola, en Thessalie, les soldats du général Mamouris qui y étaient entrés pour le piller (ils en emportèrent 800,000 P.) au lieu de poursuivre en Grèce le reste des bandes insurrectionnelles. Déjà au mois d'avril, nous venons de le dire, on avait fait en Grèce des préparatifs pour une invasion en Turquie, et au mois d'août suivant, les enrôlemens pour une si belle expédition, continuant, le représentant de la S. Porte adressa, à ce sujet, une seconde note au cabinet grec qui ordonna, mais en vain, au colonel Sotiri Strates, député de l'Acarnanie, qui les faisait, de se rendre à Athènes. A la même époque, ou peu de temps après, le ministre de Turquie prouvait, pièces en main, au gouvernement d'Athènes, que M. Tissamènos, directeur des finances, engageait les populations chrétiennes des frontières à se soulever contre l'autorité du Sultan et leur envoyait en même temps 800 oques de cartouches. Et durant ce temps, journaux et brochures, prose et vers, tout cela, plus ou moins incendiaire, était répandu à profusion et en contrebande dans toutes les provinces d'Europe de la Turquie. Les faits étaient trop crians pour que les trois puissances protectrices restassent impassibles: elles adressèrent une note à M. Colocotroni pour qu'il eût à s'entendre avec la S. Porte touchant la répression du brigandage sur les frontières.

Par ce récit fort abrégé et par cela même incomplet, on voit que sir Stratford Canning ne pouvait mieux choisir son temps pour faire des remontrances au cabinet d'Athènes. Il les fit et ne fut point écouté. Ayant repris son poste à Constantinople, il rédigea un Mémoire où les principaux faits du brigandage étaient relatés, et au mois de novembre, il le remit à la S. Porte, l'invitant à concerter ses efforts avec Athènes pour mettre fin, en tant que cela pouvait dépendre d'elle, à ces scènes de désolation. Le représentant d'Angleterre n'ignorait certainement pas les excellentes dispositions de la Porte, qui ne se sont jamais démenties sur ce sujet. Elle fit, pour la centième fois, des offres de concours au gouvernement grec, et pas plus alors que précédemment, elles n'aboutirent, quelque bonne volonté qu'elle y mît.

On sait quelles en ont été les suites: depuis 1848, le brigandage en Grèce est allé sans cesse en croissant, et le gouvernement anglais a cru qu'il ne lui était plus possible de garder le silence en présence d'une si effrayante persistance.

Dans le courant du mois de septembre dernier, lord Palmerston a communiqué aux cabinets de Paris et de St-Pétersbourg et adressé au gouvernement hellénique un Mémoire où se trouve exposée la situation de la Grèce, et il demande qu'il soit pris en sérieuse considération, afin qu'on avise sans retard aux moyens d'y mettre fin.

Les faits consignés dans ce Mémoire sont nombreux et graves, grave aussi le langage de lord Palmerston, qui voit dans ces désordres tous les symptômes de la désorganisation sociale de la Grèce.

En présence d'un pareil document, le ministère grec ne pouvait se dispenser de répondre: il a répondu en y mettant deux mois de temps. Il ne nous appartient pas d'examiner si les difficultés du sujet l'ont empêché de le faire plus tôt, ni de quelle façon il s'en est tiré, ni de juger ce que valent certaines insinuations dirigées contre le gouvernement anglais. Notre affaire n'est pas là; elle est ici.

Lorsqu'un gouvernement reçoit des remontrances d'un autre gouvernement, méritées ou imméritées, il doit à sa nation, il se doit à lui-même, il doit aux Etats ses protecteurs et alliés, d'y répondre; à plus forte raison le doit-il quand les reproches sont aussi sévères que ceux dont nous parlons. Mais en répondant, et quels que soient ses embarras, il ne lui est jamais permis de chercher à atténuer les torts de sa conduite en rejetant sur ses voisins une partie de la responsabilité qui lui appartient tout entière. Et s'il le fait, il manque aux convenances, aux égards, à la loyauté; c'est plus qu'un tort, plus qu'une déconsidération, plus qu'une injustice; c'est une insigne maladresse: il ne justifie rien et il aggrave tout. Ce sont subterfuges qui ne trompent personne; ils sont puérils et indignes de quiconque se respecte.

Ceci dit, irons-nous perdre notre temps à prouver l'évidence, la notoriété, ce que tout le monde sait, à prouver qu'il fait jour en plein midi? Qui donc croira le gouvernement hellénique lorsqu'il affirme dans sa Réponse, sans doute pour témoigner de l'heureuse béatitude dont on jouit dans le petit royaume, que s'il y a quelques familles qui émigrent de Grèce en Turquie, un bien plus grand nombre vont s'établir de Turquie en Grèce? Qui ne sait (et le gouvernement hellénique mieux que qui que ce soit) que des milliers d'Hellènes, cruellement désabusés des promesses menteuses dont on avait bercé leur esprit au temps des illusions qui durèrent si peu, manquant de tout, en proie à toutes les misères, et se rappelant un sort à tous les points de vue meilleur, ont sollicité et obtenu depuis bien longtemps de S. M. le Sultan, qui est toujours bon, généreux, humain, de se replacer sous la bienveillante protection de son sceptre paternel, qui donne du pain, le gîte, du travail, la tranquillité à tous ses sujets! Ces Hellènes, enfans autrefois égarés par les fallacieuses paroles des brouillons et des ambitieux, se trouvent en très grand nombre dans toutes les îles de l'Archipel turc, en Candie, à Samos, à Chio, etc. Qui ne sait encore que la S. Porte est journellement assiégée de demandes de réintégration dans la mère-patrie, demandes qu'elle rejette pour ne pas avoir même l'apparence de contribuer le moins du monde à la dépopulation ou plutôt à la désorganisation du petit royaume. Faudra-t-il, pour la confusion du cabinet d'Athènes, lui dire: publiez votre liste de demandes, et la Porte publiera la sienne! Eh! mon Dieu, si le gouvernement impérial avait voulu, ce qui eût été si facile à sa générosité naturelle, accorder le moindre privilége aux Hellènes, pour les attirer en Turquie, en quelques années, tous les honnêtes gens auraient quitté la Grèce: il n'y serait resté que les hommes de désordre. Sa loyauté s'y est refusée; nous ne l'en blâmons pas. Mais constatons, sans plus nous y arrêter, que l'Angleterre a pu dire avec toute raison que le malheureux état de la Grèce a obligé un grand nombre de ses habitans à chercher un meilleur asyle dans l'Empire ottoman, et que le gouvernement hellénique a en tort et très grand de se croire autorisé, pour des cas qui, s'il y en a toutefois, doivent être infiniment rares et sans aucune portée, à rétorquer l'argument contre la Turquie. Comme nous discutons tout à l'heure, cela est puéril. Passons à chose plus sérieuse, c'est-à-dire plus grave.

Le cabinet anglais, c'est son droit et son devoir, s'afflige et s'alarme du brigandage qui depuis trop long-temps désole la Grèce, et il demande qu'on l'anéantisse. Le gouvernement hellénique nie-t-il l'existence de ce brigandage? Non; mais il répond ce qu'il peut pour l'atténuer et diminuer sa responsabilité; il répond (nous copions textuellement):

« Le brigandage est réprimé, et cette répression en rendrait le retour impossible, si l'état de la ligne frontière n'offrait pas aux brigands un passage *facile* sur le territoire voisin où ils se réfugient *sans obstacle*, dès qu'ils sont poursuivis, et d'où ils reviennent *facilement* pour faire de nouvelles incursions et commettre de nouveaux crimes. La preuve incontestable que cette *facilité de passage* que la ligne frontière offre aux malfaiteurs, est *une des causes principales* du maintien et renouvellement du brigandage en Grèce, résulte précisément de ce que ce fléau reparaît de temps en temps, particulièrement dans les provinces limitrophes. Bien détonnant donc si quelques bandes, sortant encore de leur *asyle inaccessible* à la force armée grecque, tentent une nouvelle expédition pour se retirer de rechef dans leurs *repaires impénétrables*. »

Voilà bien une accusation des plus nettes contre la Turquie, et nous convenons qu'il n'en a jamais été faite à son égard avec plus d'aplomb. Et remarquez que la Réponse qui la contient a été adressée à l'Angleterre, à la France, à la Russie, et sans doute aussi aux autres cabinets de l'Europe. Ne prenons point garde aux contradictions de la formule accusatrice; ne demandons pas comment on peut accorder la répression

---

FEUILLETON.

UN AMOUR AU BAL MASQUÉ.

Encore des aventures de bal masqué, dira-t-on Et pourquoi pas? Quelle plus belle scène pour l'intrigue qu'une de ces joyeuses nuits où le Paris jeune et vieux, pauvre et riche, insouciant et préoccupé, rit, saute, trépigne, crie, s'étourdit et se fatigue! Sous ces flots de lumière, au milieu de cette atmosphère chaude à enivrer, de cette musique fougueuse, de ces danseurs frénétiques qui ébranlent l'édifice et qu'une seule main puissante paraît soulever et laisser retomber en cadence, acteur ou spectateur dans cet immense panorama de costumes grotesques ou gracieux, ridicules ou provoquants, l'imagination, « cette folle du logis » ne vous enlève-t-elle pas aux ennuis de la vie réelle pour vous transporter au doux pays des chimères et des rêves dorés? Plaisir bruyant, conversations mystérieuses, dénoûments imprévus, un bal masqué réunit tout cela. Aimez-vous l'agitation tumultueuse, convulsive, le délire de la joie, laissez-vous entraîner par les tourbillons de cet infernal galop qui épouvante les timides; vous parlent, dans les couleurs, au foyer, s'il vous plaît d'observer, de lire sous le masque, d'entendre siffler le répartie aiguë, méchante, malheureusement grossière parfois, mais toujours vive et prompte, sous peine d'attirer des huées à son malencontreux auteur.

A l'abri de ce *loup* qui laisse apercevoir un menton satiné, un sourire aux perles blanches et petites, sous ce déguisement qui dessine une taille élégante, des épaules à lutter avec avantage contre celles de la belle Violante du Titien, ou finement modelées à la Caustou, toutes les femmes ne vous semblent-elles pas jolies et séduisantes, ne leur prêtez-vous pas tous les attraits que vous désireriez trouver dans une amante, dans une maîtresse? Vous vous trompez souvent; votre ange n'est peut-être qu'une cuisinière qui a chausse les pantoufles de Madame. Qu'importe?... Le bonheur n'est-il pas fait de l'illusion? Et vous avez été heureux tant que vous n'avez pas heurté la réalité.

Or, voici l'histoire véritable que je voulais vous raconter:

« Vers la fin de l'un des bals masqués de l'année 1844, trois jeunes gens étaient assis sur une des banquettes du foyer de l'Opéra, attendant plusieurs de leurs amis qui tous devaient présenter une conquête au dejeûner de rigueur après cette nuit de folie. Pour eux, au contraire, la chasse n'avait pas été heureuse, aussi étaient-ils assez peu satisfaits et leur pose traduisait largement leur ennui et leur fatigue. Parmi les rares promeneurs attardés dans le foyer, il était plus de cinq heures du matin, nos trois camarades ne tardèrent pas à remarquer au bras d'un Monsieur parfaitement mis, un gracieux domino qui en passant affectait de regarder de leur côté. Evidemment les œillades étaient à leur adresse, car il n'y avait personne assez près d'eux pour pouvoir se les attribuer. Ce petit manège devint si provoquant au bout de dix minutes que l'un des jeunes gens assis dit à ses camarades:

— « Décidément ce domino nous en veut, et il n'y a qu'un mari pour ne pas y prendre garde. »

Le cavalier en effet n'avait pas remarqué la distraction de sa dame.

— « Ce Monsieur est trop bien et surtout paraît trop aimable pour être son mari, » répondit un des amis.

— « Si c'est un amant, répartit le premier, je voudrais être à sa place, car la femme me semble fort attrayante, malgré son masque et ce vilain suaire noir qui l'enveloppe de la tête aux pieds. »

— « Sa place! je ne l'envie pas, reprit l'autre, car le malheureux est bien près de la perdre. »

— « Que veux-tu dire? »

— « Je dis, continua-t-il sur un ton quelque peu Dom-Juanesque, je dis que son successeur se trouve parmi nous, et c'est assez facile à deviner, d'après la conduite de sa dame. Lequel de nous dejeûnera avec elle? « That is the question. » Je vais savoir si ce sera moi. »

Au même instant le domino passait devant eux, fixant toujours les yeux de leur côté. Le jeune homme qui avait parlé le dernier porta la main à ses lèvres et lui envoya un baiser. La promeneuse secoua la tête en signe négatif, et continua son chemin.

— « Elle ne veut pas de toi, dit avec fatuité le plus âgé du trio; le premier poil de barbe ne percera ton menton qu'au printemps prochain, et le cœur de la belle s'est suspendu au cœur élégant de ma longue moustache. » Sa moustache menaçait en effet d'éventrer le plafond de la salle.

— « Ce serait faire preuve de peu de goût, mais d'assez de prévoyance, répliqua l'imberbe offensé, vu que ta moustache remplacerait avec avantage une brosse de chiendent pour les velours de ses chapeaux et de ses pardessus, si elle a des chapeaux et des pardessus de velours. »

— « Tu ne peux lui pardonner de ne pas t'avoir choisi, » répondit l'autre.

— « Je m'en réjouirai peut-être, dit l'adolescent, qu'est-ce qui prouve en effet qu'elle n'est pas horrible? Mais la voici qui revient, c'est l'instant de déployer tous tes avantages.

— Regarde et humilie-toi. » Ce disant, le jeune homme à la moustache arrondit le bras et envoya son plus gracieux baiser à la promeneuse. Celle-ci répéta son signe de tête dans le même sens.

— « Enfonce, mon cher, s'écria l'imberbe. Tu en as pour ces frais de grâce; et je la félicite de réserver le mouchoir à notre ami Georges, car il ne reste que lui, et à moins qu'elle ne se moque de nous...

— « C'est fort possible, interrompit Georges. Cependant je tenterai comme vous, et si la chance me favorise, ce sera un soufflet pour le proverbe: *audaces fortuna*... Je vous assure que sans votre exemple, je n'aurais pas essayé du moyen qui vous a si peu réussi.

— « Dans tous les cas, dit le second évincé, tu nous promets de nous la montrer à dejeûner.

— « Il faut d'abord qu'elle accepte, répondit Georges. Mais si l'épreuve n'est favorable, nous dejeûnerons tous ensemble.

— « C'est entendu, dirent les deux autres.

« Presque aussitôt la promeneuse, jusques au bras de son cavalier, repassa devant nos jeunes gens. Georges s'inclina en souriant doucement, et le domino cette fois dit *oui* de la tête.

— « A toi l'honneur, » s'écrièrent les deux amis; tu as vaincu.

Georges se leva, laissant ses camarades à leur place, et se mit à suivre de loin la dame mystérieuse. Après quelques tours dans le foyer, qui se degarnissait de plus en plus, elle se dirigea vers le grand escalier, qu'elle descendit assez rapidement.

Georges, immobile, debout sur la première marche, ne savait trop s'il devait la suivre, au risque d'en être pour ses frais du dérangement, et de se voir berné par ses amis, au cas où il ne réussirait même pas à savoir son adresse, ou bien encore, ce qui n'aurait en rien d'extraordinaire, si la dame n'était ni jeune ni jolie, lorsque une demi minute après sa disparition, au tournant de l'escalier, il la vit remonter lestement, seule, et venant droit à lui.

Elle s'empare de son bras, lui fait traverser le couloir, pousse la porte de l'escalier opposé, l'entraîne sans mot dire, et s'arrête enfin dans un petit corridor où ne passait presque personne.

Georges interdit par cette brusque façon d'agir, n'avait pas desserré les dents. Le domino fut le premier à parler.

— « Monsieur, dit-il, ma conduite doit vous sembler étrange; mais je vous en supplie, ne me jugez pas encore.

« Vous dire qu'en vous voyant vous m'ayez plu, que j'ai désiré vous connaître et que c'est pour cela que j'ai attiré votre attention, c'est risquer de passer à vos yeux pour une femme plus que légère, et pourtant je ne crains pas de vous avouer la vérité. J'espère que l'avenir n'abusera, si toutefois le mot d'avenir n'est favorable, non plus de notre rencontre. »

Le jeune homme voulut répondre, mais la dame continua aussitôt.

— « Ne m'interrompez pas je vous en prie, je n'ai que quelques secondes à vous donner, de crainte que sa disparition subite n'inquiète la personne qui m'accompagnait. »

— « Votre mari, peut-être, dit Georges.

— « Monsieur!... répondit-elle d'un ton presque fâché. Puis d'une voix pleine de douceur et où perçait un peu de tristesse: « Mais je vous parderonne bien volontiers, ma conduite n'autorise-t-elle pas toutes les suppositions? »

Le jeune homme prononça quelques mots d'excuse qu'elle ne laissa pas achever.

— « Je ne puis rester plus longtemps, poursuivit-elle, promettez moi de ne tenter aucune démarche pour savoir qui je suis. Ne me suivez pas, retournez près de vos amis...

— « Du moins, interrompit Georges, que je sache votre nom et où je pourrai vous revoir.

— « Cette nuit je m'appelle Béatrice, tout court. Demain à une heure, je serai aux Tuileries près du pavillon de l'horloge. Maintenant, serez-vous fidèle au rendez-vous? Vous allez décider. »

Et d'un geste rapide elle enlève le masque qui cachait ses traits.

Avec toute la pureté des lignes antiques, sa